

**Landesbibliothek Oldenburg**

**Digitalisierung von Drucken**

**Lettres Angloises, Ou Histoire De Miss Clarisse Harlove**

**Richardson, Samuel**

**A Dresde, 1751**

Lettre LXIV. Miss Howe, à Miss Clarisse Harlove.

**urn:nbn:de:gbv:45:1-1794**

fuis sûre que vous m'aimez encore : & ce n'est pas une raison de m'en aimer moins. Adieu, ma tendre & généreuse amie.

CL. HARLOVE.

---

LET TRE LXIV.

*Miss* HOWE, à *Miss* CLARISSE  
HARLOVE.

*Jeu*di 30 de Mars, à la pointe du jour.

**U**n accident que je n'ai pû prévoir a causé ma négligence. C'est le nom que je donne à l'interruption de mes lettres, parce qu'en attendant que je me fois expliquée, je conçois que vous n'avez pû lui en donner d'autre.

Dimanche au soir, un Courrier de Madame, Larkin, dont je vous ai représenté la situation dans une de mes lettres précédentes, est venu presser ma mere de retourner chez elle. Cette pauvre femme, toujours effraïée de la mort, étoit une de ces imaginations foibles, qui se persuadent qu'un testament signé en est le présage infaillible. Elle avoit toujours répondu, lorsqu'on l'avertissoit d'y penser, qu'elle ne survivroit pas longtems à cette cérémonie ;  
& je

& je me figure qu'elle s'est crüe obligée de vérifier son langage, car depuis ce moment elle n'a fait qu'aller de mal en pis. Comme ses craintes agissoient autant sur l'esprit que sur le corps, on nous a raconté que dans l'espérance de se rétablir, elle avoit pensé plus d'une fois à brûler le testament. Enfin, les Médecins lui aiant déclaré qu'il lui restoit peu de tems à vivre, elle a fait dire à ma mere, qu'elle ne pouvoit mourir sans l'avoir vûe. J'ai représenté que si nous souhaitions qu'elle se rétablît, c'étoit une raison pour ne pas la voir. Mais ma mere s'est oblinée à vouloir partir; & ce qu'il y a de pis, elle a voulu que je fusse du voiage. Si j'avois eu plus de tems pour faire valoir mes raisons, il y a bien de l'apparence que j'en aurois été dispensée; mais le Courrier étant arrivé fort tard, je n'ai reçu l'ordre que le lendemain au matin, une heure avant le départ; & le dessein étoit de revenir le même jour. On a répondu à mes représentations que je ne me plaisois qu'à contredire, que ma sagesse engageoit toujours les autres dans quelque folie, & qu'à-propos ou non, on exigeoit pour cette fois de la complaisance.

Je ne puis donner qu'une explication à ce caprice de ma mere. Elle vouloit se fai-

re escorter de M. Hickman, & lui procurer la satisfaction de passer le jour avec moi, (que je souhaiterois d'en être sûre ! ) pour m'écarter, autant que je me l'imagine, d'une compagnie qu'elle redoute pour lui & pour moi. Le croiriez-vous, ma chere ? Aussi sûrement que vous êtes au monde, elle tremble pour son favori, depuis la longue visite que votre Lovelace m'a rendue pendant sa dernière absence. Je me flatte que vous n'en êtes pas jalouse aussi. Mais réellement, il m'arrive quelquefois, lorsque je suis fatiguée d'entendre louer Hickmann plus qu'il ne mérite, de me venger un peu, en relevant dans Lovelace des qualités personnelles que l'autre n'aura jamais. Mon dessein, comme je dis, est un peu de la mortifier. Pourquoi ne lui rendrais-je pas le change ? Je suis sa fille pour quelque chose. Vous savez qu'elle est passionnée, & que je suis une créature assez vive. Ainsi vous ne serez pas surprise que ces occasions n'arrivent jamais sans querelle. Elle me quitte : mon devoir, entendez-vous, ne me permettroit pas de me retirer la première : & je me trouve alors toute la liberté dont j'ai besoin pour vous écrire. Je vous avouerai, en passant, qu'elle ne goûte pas trop notre correspondance : pour deux raisons, dit-elle ;  
l'une

l'une que je ne lui communique pas tout ce qui se passe entre nous ; l'autre, qu'elle s' imagine que je vous endureis contre ce qu'elle appelle votre devoir : & si vous voulez savoir pourquoi elle lui donne ce nom , c'est que dans ses idées , comme je vous l'ai déjà fait entendre, le tort ne peut jamais être du côté des peres & meres , ni la raison de celui des enfans. Vous pouvez juger , par tout ce que je viens d'écrire , avec combien de repugnance je me suis soumise à cet acte d'autorité maternelle , qui m'a paru sans rime & sans raison. Mais l'obéissance étant exigée , il a fallu se rendre ; quoique je n'en aie pas été moins persuadée que le bon sens parloit pour moi.

Vous m'avez toujours fait des reproches sur ces occasions , & plus que jamais dans vos dernières lettres. Une bonne raison , me direz-vous , c'est que je ne les avois jamais tant mérités. Il faut donc vous remercier de votre correction , & vous promettre même que je m'efforcerai d'en profiter. Mais vous me permettrez de vous dire que vos dernières aventures , méritées ou non , ne sont pas propres à diminuer ma sensibilité.

Nous ne sommes arrivées que Lundi après midi chez notre vieille mourante ; par la faute de M. Hickman , qui avoit eu besoin



de deux grosses heures pour ajuster ses bottines. Vous devinerez bien que pendant la route, mes ressentimens se font un peu exercés sur lui. Le pauvre homme regardoit ma mere. Elle étoit si picquée de mon air chagrin & de mes oppositions au voiage, qu'elle a passé la moitié du chemin sans m'adresser une parole; & lorsqu'elle a commencé à parler, je voudrois, m'a-t-elle dit, ne vous avoir pas amenée. Vous ne savez ce que c'est que d'obliger. C'est ma faute, & non celle de M. Hickman, si vous êtes ici malgré vous. Ensuite ses attentions ont redoublé pour lui, comme il arrive toujours lorsqu'elle s'aperçoit qu'il est maltraité.

Mon Dieu, ma chere, j'ai moins de tort que vous ne pensez. Le tems où l'on cherche à nous plaire est le meilleur tems de notre vie. Les faveurs sont la ruine du respect. Un juste éloignement sert à l'augmenter. Son essence est l'éloignement. Lorsqu'on veut un peu considérer combien ces traîtres d'hommes se rendent familiers sur un sourire, & de quelle terreur ils sont frappés lorsqu'ils nous voient froncer le sourcil, qui ne prendroit pas plaisir à les tenir dans cet état & à jouir d'un pouvoir qui doit durer si peu? Ne me grondez pas de ces sentimens. C'est la nature qui m'a formée telle que je suis.

Je

Je m'en trouve bien ; & sur ce point , je vous assure que je ne me changerois pas pour une autre. Ainsi, trêve de gravité là-dessus, je vous en supplie. Je ne me donne pas pour une créature parfaite. Hickman prendra patience. De quoi êtes-vous inquiète ? Ma mere ne contrebalance-t-elle pas toutes ses souffrances ? Et puis, s'il se trouve à plaindre dans sa situation, il ne mérite pas d'être jamais plus heureux.

Nous avons trouvé cette pauvre femme au dernier soupir, comme nous nous y étions attendues. Quand nous serions arrivées plutôt, il nous auroit été impossible de revenir le même jour. Vous voyez que j'ex-cuse M. Hickman autant que je le puis ; & je vous assure néanmoins que je n'ai pas même pour lui *votre goût conditionel*. Ma mere est demeurée assise toute la nuit, comptant que chaque soupir de sa vieille amie feroit le dernier. Je lui ai tenu compagnie jusqu'à deux heures. Jamais je n'avois vu les approches de la mort dans une personne avancée en âge, & j'en ai été vivement touchée. Ce spectacle est terrible pour ceux qui sont en bonne santé. On a pitié des souffrances dont on est témoin ; on a pitié de soi-même, en considérant qu'on est destiné au même sort ; & c'est un double sujet d'attendrisse-



drissement. Madame Larkin s'est sou tenue jusqu'au Mardi matin, après avoir déclaré à ma mere qu'elle l'avoit nommée pour l'exécution de son testament, & qu'elle nous a laissé quelques témoignages d'affection dans les articles. Le reste du jour s'est passé en éclaircissemens de succession, par lesquels ma cousine Desdale se trouve avantageusement pourvûe. Ainsi nous ne sommes parties que Mercredi matin; d'assez bonne heure à la vérité pour être revenues avant midi, parce qu'il n'y avoit plus de bottines qui pussent nous retarder: mais quoique j'aie envoie sur le champ Robert à l'allée verte, & qu'il m'ait apporté toutes vos lettres jusqu'à Mercredi à midi, j'étois si fatiguée, & si frappée d'ailleurs du spectacle que j'avois encore devant les yeux (aussi-bien que ma mere, qui en est indisposée contre ce bas monde, quoi qu'elle n'ait aucune raison de haïr la vie) que je n'ai pû vous écrire assez-tôt pour renvoyer Robert avant la nuit.

Cette lettre, que vous trouverez dans votre promenade du matin, n'étant que l'apologie de mon silence, je ne ferai pas longtems sans vous en écrire une autre. Fiez-vous au soin que je prendrai d'éclairer la conduite de Lovelace dans son Hôtellerie. Un esprit aussi remuant que le sien peut être suivi à la trace.

Mais

Mais ne dois-je pas vous croire, à présent, de l'indifférence pour sa personne & pour sa conduite ? car votre demande a précédé l'offense mortelle dont vous vous plaignez. Je n'en ferai pas moins mes informations. Il y a beaucoup d'apparence qu'elles serviront à confirmer vos dispositions implacables. Cependant, si le pauvre homme (aurai-je pitié de lui pour vous, ma chère ?) étoit privé du plus grand bonheur qu'un mortel puisse recevoir, & qu'avec si peu de mérite il a le présomption de désirer, il aura couru les plus grands périls, gagné des rhumes, hazardé la fièvre, soutenu les plus grandes indignités, & bravé les rigueurs des saisons, sans en tirer aucun fruit ! Votre générosité, du moins, ne vous dit-elle rien en sa faveur ? Pauvre Lovelace !

Je ne voudrois pas vous causer *des battemens de cœur*, ni rien qui leur ressemble ; pas même de ces chaleurs subtiles, qui pénètrent comme l'éclair, & qui sont aussitôt étouffées par une discrétion dont notre sexe n'offriroit pas d'autre exemple. Non, ce n'est pas mon dessein ; mais pour vous éprouver à vos propres yeux, plutôt que par un impertinent excès de raillerie, que vous ne laisseriez pas de pardonner à l'amitié, je veux imiter ceux qui font sonner une guinée suspecte pour

